

plus ce qui avait suffi aux désirs si peu ambitieux et aux besoins si restreints de ses anciens maîtres. Bientôt le peuple en souffrit. En sortant de la gêne, prétendue féodalité catholique, il connut d'autres misères et dut tomber bientôt dans l'abrutissement des mœurs.

La plupart des grands seigneurs semblaient n'avoir quitté l'ancien ordre de choses que pour déchoir de la hauteur de leur rang et pour se souiller par les plus viles passions en se laissant dominer par les plus mauvais instincts. Ils paraissaient vouloir abrutir leurs censitaires par les mesures les plus compromettantes pour leur nom et pour leur condition, pour se dédommager de se voir déchus des droits si respectables qu'ils avaient exercés jusque là, et pour se venger de l'isolement où leur fanatisme les tenait en éloignant de leurs manoirs la population fidèle à la foi de leurs ancêtres.

Dédaignant de s'enrichir au moyen des revenus de leurs propres fiefs, par des économies et par des profits lents et proportionnés aux moyens des producteurs, ils obligèrent leurs censitaires à chercher leur subsistance au-delà des montagnes, puis affermèrent à des taux exorbitants de grandes portions de ce sol que leurs pères avaient défriché. Ces locataires étrangers se montrèrent exigeants et sévères dans leurs prétentions hautaines envers les moins fortunés et parfois injustes et cruels envers leurs subordonnés auxquels on refusait impitoyablement la plus petite portion de terre à titre de ferme.

De fertiles et grandes vallées, que jusqu'alors on voyait couvertes de riches moissons et de troupeaux : des hameaux, des villages autrefois peuplés, pleins de vie et d'activité, étaient laissés déserts et abandonnés.

Un grand nombre de montagnards perdirent bientôt l'attachement et le dévouement qu'ils avaient montrés à leurs anciens chefs et conçurent pour leurs nouveaux seigneurs, si égoïstes et si hautains, un mépris profond et haineux. Abandonnant une patrie qui les traitait en marâtre, ils cherchèrent sur une terre étrangère un asile plus profitable et plus digne de leur affection. Des milliers de familles émigrèrent aussitôt qu'elles purent le faire et envoyèrent à leurs infortunés compatriotes, repoussés du pays de leurs ayeux, les rapports les plus avantageux sur les terres où ils s'étaient établis.

Bientôt les seigneurs s'aperçurent des suites ruineuses de l'expropriation du sol ; mais, poussés par le besoin d'affermir de larges portions de terre au même fermier, pour se procurer, sans trouble aucun, de larges revenus et de nouvelles jouissances, ils